

Communication de Monsieur Jean-Marie Simon



Séance du 10 février 2017



Le marquis de Girardin (1735-1808) et les prémices de l'étalement urbain

L'étalement urbain, qui se traduit par la diffusion de l'habitat dans des milieux naturels ou ruraux, est une préoccupation importante de notre époque, en raison de l'impact environnemental lié à l'augmentation des déplacements individuels, mais aussi par l'affaiblissement de la ville et de ses services. Les explications de ce phénomène sont diverses, économiques d'abord, de recherche de confort, d'espace d'éloignement de pollutions, mais il faut aussi interroger cette dimension culturelle qui ferait que le « vrai bonheur », passe par un rapprochement avec la nature et cela dans un cadre campagnard.

À différentes époques et dans la plupart des civilisations, les élites urbaines ont des propriétés à la campagne. En Occident, le principe de double propriété est même fréquent, l'une urbaine pour l'hiver ou les périodes de guerre et l'autre à la campagne pour l'été ou les périodes d'épidémies. Dans le courant du XVIII^e siècle se développe en Europe un sentiment nouveau : vivre à la campagne permet de retrouver des conditions « naturelles » et d'échapper à une ville qui corrompt la nature humaine. Ce qui est neuf c'est que ce déplacement vers la campagne se fait avec la volonté de s'insérer dans le paysage, éventuellement en l'améliorant, et avec une exigence d'économie et de simplicité.

Dans ce mouvement le marquis de Girardin tient une place significative. Connu en Lorraine pour avoir été capitaine des gardes de Stanislas, il aménage à partir de 1766 un domaine dans la région parisienne, tout en rédigeant un

ouvrage intitulé « De la composition des paysages, ou des moyens d'embellir la nature autour d'habitations en joignant l'utile à l'agréable ». L'ouvrage imprimé en 1775 est un traité, agréable à lire, connu aujourd'hui de tous les paysagistes et sur lequel s'appuient des historiens du paysage, mais aussi des géographes contemporains comme Augustin Berque qui travaillent sur les notions de paysage et d'étalement urbain.

La courte présentation biographique met l'accent sur la présence du marquis à Lunéville et surtout sur sa connaissance des parcs et jardins. Elle est suivie de la description du parc d'Ermenonville, et une troisième partie présente quelques thèmes principaux du traité en mettant l'accent sur la signification sociale et culturelle des projets du marquis.

Quelques repères biographiques

René-Louis de Girardin est né 24 février 1735 dans une famille noble d'origine florentine, les Gheradini. Son père est conseiller au parlement de Paris et sa mère est la fille d'un fermier général, disposant d'une fortune considérable. Nous avons peu d'information sur sa jeunesse et ses études, nous savons par contre que le marquis devient officier dans l'armée de Louis XV et participe aux débuts de la guerre de Sept Ans (1756-1763). Il rejoint Lunéville vers 1759-1760, comme colonel des dragons puis brigadier des gardes du corps de Stanislas. Il se marie en 1761 avec la fille du maréchal des camps et armées de Lorraine. Le couple aura six enfants, dont l'aîné Stanislas-Xavier, né en 1762, filleul de Stanislas, sera l'ami de Joseph Bonaparte et mènera une carrière politique sous la Révolution et l'Empire.

Durant la période lunévilloise, de 1760 à 1766, Le marquis entreprend plusieurs voyages en Italie, en Allemagne et en Angleterre. En 1762 il hérite de la fortune de son grand-père qui comprend : le domaine d'Ermenonville, divers autres biens fonciers, un hôtel à Paris et d'importantes disponibilités financières. Aussi dès le décès de Stanislas, il quitte Lunéville, rejoint son domaine et se consacre à l'aménagement du parc. Très attaché aux idées de Jean-Jacques Rousseau, il devient son mécène, l'aide financièrement lorsque le philosophe réside à Paris puis l'accueille à Ermenonville jusqu'au décès du philosophe en 1778. Jean-Jacques Rousseau est enterré dans le parc avant que les cendres ne soient transférées au Panthéon en 1794. Durant la période révolutionnaire, le marquis reste en France, et participe aux travaux du club des Jacobins. Inquiété sous la Terreur, il est assigné quelque temps à résidence à Ermenonville, puis quitte le domaine, le laisse à ses enfants et se réfugie au Vernouillet chez un ami. Il construit une petite résidence et s'engage à nouveau dans l'aménagement d'un parc beaucoup plus modeste, d'une quinzaine d'hectares. Il décède dans cette commune où il est enterré en 1808.

Dans sa bibliothèque du Vernouillet, on trouve les œuvres de Rousseau annotées ; celles de Voltaire, de nombreux ouvrages sur l'art des peintres paysagistes, sur les sciences naturelles, les vingt-trois volumes de Buffon, et de nombreux traités sur les jardins, les arbres fruitiers, les pépinières, traduisant son souci d'une culture qui soit aussi pratique et technique.

Les connaissances en parcs et jardins du Marquis

René-Louis de Girardin ne laisse aucun commentaire sur les jardins de Lunéville qu'il fréquente lors de son séjour. Les bosquets réalisés sous Léopold à partir de 1710 restent de conception très classique, et Stanislas à son arrivée ne les remet pas en cause. Par contre il achète les terrains Nord qui longent la Vezouze et confie à Emmanuel Héré, vers 1740, la réalisation de bâtiments destinés aux divertissements. Un kiosque en forme de trèfle fait face au Rocher qui accueille des scènes champêtres animées par des automates. Un peu plus à l'Est, les chartreuses avec leurs petits jardins hébergent des invités... Lorsque le Marquis arrive à Lunéville, ces constructions ont déjà une vingtaine d'années, et le temps de la nouveauté semble un peu passé. Par contre Stanislas et sa cour se rendent régulièrement dans les propriétés insérées dans la campagne lorraine Chanteheux, Hudiviller, Einville... qui disposent chacune d'un parterre plus ou moins important et souvent d'une exploitation agricole. Selon Stéphanie Chapotot, qui a consacré une étude aux jardins de Lunéville, la vie y est simple, voire rustique (Chapotot S., 1999). Pour Michel Conan, historien de l'art des jardins, le marquis de Girardin a été influencé par la légèreté des constructions, leur caractère éphémère et sans doute par cette ambiance pastorale et le lien simple avec la campagne que l'on va retrouver dans le projet d'Ermenonville (Conan M., 1992, p. 217).

La mode des jardins « anglo-chinois » commence à se développer en France au milieu du siècle, mais en Angleterre, le mouvement de création de parcs avait commencé dès le début du siècle. Lorsque le marquis effectue ses voyages, il visite plusieurs parcs dont Stowe, où Capability Brown a travaillé sous la direction de Kent vers 1715. Ce parc visité par Jean-Jacques Rousseau fait l'objet d'une critique par le philosophe dans la Nouvelle Héloïse, en 1761. Le parc est composé d'éléments architecturaux importants, construits par les grands architectes de l'époque, de style palladien, classique ou néogothique, ils constituent autant de centres d'intérêt, dans un aménagement pittoresque. Le marquis, comme Jean-Jacques Rousseau, reconnaît la qualité de chaque monument dans son environnement, mais dénonce leur coût et surtout le caractère artificiel de cette collection d'objets qu'il serait impossible à trouver naturellement.

Par contre, le marquis est enthousiasmé par le jardin du poète Shenstone (1714-1763) à Leashowe à proximité de Birmingham. Ce poète a hérité d'un domaine d'une cinquantaine d'hectares, il limite les travaux à la création de chemins le long desquels quelques ouvrages, bancs, urnes et ruines sont dispersés et accompagnés de quelques poèmes gravés. Le poète ne parle pas de parc, mais de ferme ornée^[1]. Un critique de l'époque, Thomas Whately, décrit ainsi le site : « (...) les décorations se répandent sur toutes les parties de l'ensemble par la manière ingénieuse dont elles ont été disposées le long des côtés d'un chemin qui environne entièrement les pâturages (...) ainsi le jardin consiste dans le chemin et le reste est la ferme. » (Whately, Thomas, 1770, « Observations on modern gardening »). Le marquis de Girardin fera référence de façon explicite au poète en faisant graver le nom de ce jardin sur une des constructions du parc d'Ermenonville.

L'aménagement du domaine d'Ermenonville

Devenu propriétaire du domaine de 800 hectares d'Ermenonville, et libéré de ses obligations en Lorraine, le marquis aménage plus d'une centaine d'hectares. Pour les travaux il fait venir 200 ouvriers anglais et s'entoure des conseils d'un jardinier, Jean-Marie Morel, mais très rapidement le remercie et assure lui-même la surveillance des travaux. Il sollicite ponctuellement différents avis et en particulier ceux du peintre Hubert Robert, qui dessine plusieurs fabriques, dont le temple de la philosophie et le tombeau de Jean-Jacques Rousseau construit sur l'île aux peupliers. La réalisation du parc dure dix ans, et nécessite d'importants travaux d'assainissement, car il s'organise le long d'une vallée offrant un léger vallonnement. Le château occupe la partie centrale, la plus étroite du domaine. Des routes restent ouvertes au trafic et découpent le domaine en quatre parties, la forêt, le désert, la prairie et la métairie ; seule cette dernière partie est clôturée. Une activité agricole est maintenue en divers espaces du domaine au nord du parc, aux marges du « désert », qui est un vaste espace occupé par les genêts. La partie sud plus étroite, présente des espaces plus arborés, plus fermés, renforçant la dimension romantique. A cette extrémité sud du parc se trouvent la prairie arcadienne et l'île aux peupliers. Certains ouvrages ont une fonction symbolique, ruines du temple de la philosophie, urnes, bancs... alors que quelques constructions ont aussi une utilité, une petite métairie, une brasserie, une laiterie, un abri rustique situé aux franges du désert et qui sera la place préférée de Jean-Jacques Rousseau. Il n'y pas d'itinéraire imposé, mais la partie nord est composée plutôt pour une visite matinale avec des espaces plus ouverts alors que la partie sud, plus ombragée, est destinée aux promenades de l'après-midi.

Le parc est ouvert aux habitants de la commune qui peuvent le traverser à leur guise, le marquis souhaite simplement que les personnalités importantes soient annoncées pour qu'il puisse les faire accompagner. Le parc est célèbre dans toute l'Europe et accueille de nombreux visiteurs : Bonaparte et son frère Joseph, les futurs Louis XVIII et Charles X, Joseph II d'Autriche, Gustave III de Suède, Benjamin Franklin, Schiller, Marie-Antoinette vient en 1780, deux années avant la création du Hameau au petit Trianon.

Ce qui reste du parc, une quarantaine d'hectares, a perdu une grande part de son intérêt par la disparition des structures végétales d'origine, et des ventes partielles par les différents propriétaires qui se sont succédé : la famille Bugatti ; puis le Touring club de France. Ce dernier obtient l'inscription de l'île aux peupliers à l'inventaire supplémentaire, puis le classement du parc au titre des monuments historiques le 6 juillet 1939. Ce qui subsiste du domaine vient d'être racheté par le département de l'Oise qui engage certaines réhabilitations. Les visites sont désormais payantes, mais il est devenu difficile d'apprécier la création d'origine.

Le traité

Le traité est rédigé par le marquis en parallèle à la surveillance qu'il exerce sur le terrain, c'est un traité pratique dans lequel il n'hésite pas à signaler les erreurs qu'il a commises. L'ouvrage de 116 pages, est découpé en 16 chapitres assez courts, le dernier, le plus long de 12 pages, est intitulé : « Moyens de réunir l'agréable à l'utile relativement à l'arrangement général des campagnes » et souligne l'intérêt que Girardin accorde à la dimension économique et sociale de son œuvre.

La définition du paysage

Le premier chapitre : « Dans lequel on tâchera de fixer, enfin, les idées entre un jardin, un pays et un paysage » donne en quelques lignes les définitions qui sont considérées par Michel Barridon comme l'expression du concept moderne de paysage. (Barridon M, 1998, p. 894) « ... la véritable originalité de Girardin est sans doute dans la création du concept de paysage au sens où nous l'entendons aujourd'hui. L'art du paysagiste est de transformer un pays, une campagne en paysage. » Dans les premiers propos l'auteur signale qu'il parle d'autre chose que des parcs et des jardins qui, quelque soit leur style : « (...) donnent l'idée du clos, du fermé par des murs ou des charmilles. ». D'autre part ces parcs et jardins recourent soit à la symétrie, dont le marquis souligne qu'elle « (...) est née sans doute de la paresse et de la vanité », soit à l'accumulation d'objets et de fabriques dans les jardins anglo-chinois sans aucun lien à la campagne environnante. Il déclare donc « (...) je ne traiterai que des moyens

d'embellir ou d'enrichir la nature». En conclusion de ce chapitre, le marquis souligne « Ce n'est donc ni en architecte ni en jardinier, c'est en poète et en peintre qu'il faut composer des paysages, afin d'intéresser tout à la fois l'œil et l'esprit ». Quelques pages plus loin il précise sa définition du paysage : « le long des grands chemins, et même dans les tableaux des artistes médiocres, on ne voit que du pays : mais un paysage (...), est une situation choisie ou créée par le goût et le sentiment » (p. 55). Dans cette définition, le paysage est une réalité matérielle, une situation, mais qui n'acquiert un statut de paysage que grâce à une perception humaine.

Concevoir un ensemble sans rupture avec le site ?

L'auteur propose une démarche en plusieurs temps, d'abord découvrir le lieu, le parcourir à différentes saisons et à différents moments de la journée et évaluer sa capacité à devenir une « nature améliorée ». Le travail du paysagiste est plus complexe que celui du peintre, car il doit tenir compte des déplacements des promeneurs, aussi le marquis suggère-t-il de faire établir plusieurs petits tableaux à partir des différents points de vue. Ceux-ci doivent porter au-delà des limites de la propriété, et il faut alors cadrer les vues intéressantes, un clocher, une abbaye ou masquer les éléments « désagréables ». Il faut ensuite commencer l'aménagement en partant d'un premier point de vue, celui des pièces principales de la maison, puis progressivement prendre en compte les autres points pour mettre en place les structures arborées. Pour évaluer leur impact, le marquis conseille d'installer des perches et des bâches simulant les plans intermédiaires, la forme des arrondies est fixée par un ouvrier marquant les courbes par de petits piquets fichés en terre selon les indications fournies par un observateur éloigné. L'objectif est d'aménager le lieu afin qu'il s'insère dans son environnement sans rupture.

Le « fond de paysage » doit guider la composition, l'absence de murs et de clôtures permet de se l'approprier. Dans une note, le marquis précise : « S'approprier les fonds d'un pays par un bel aspect est une sorte de propriété d'autant plus satisfaisante qu'en contribuant à la beauté générale du pays, elle appartient à tout le monde, que tout le monde en jouit et qu'elle n'humilie personne. » (Girardin R.-L., 1992, p.36). Les premiers plans, aux abords de l'édifice, doivent être en lien avec ce fond du paysage, si ce sont des forêts, le premier plan doit avoir une certaine densité de plantation, si le fond est constitué de terres cultivables, les teintes des végétaux aux abords de la maison doivent rappeler la couleur des terres... De même toute construction, tous les objets de la composition sont liés aux grandes masses, et il faut éviter les objets isolés et les couleurs trop éclatantes. Il dénonce les aménagements floraux où des arbustes trop modestes sont opposés à des « masses composées d'ormes

de chênes altiers, ou à un horizon de montagnes bleuâtres, dont les cimes se perdent dans les nues. (p. 38)

Les matériaux de l'aménagement sont simples. En premier lieu le végétal avec des essences locales, le deuxième matériau est l'eau qui va animer le lieu, que l'on va transformer en miroir, faire courir en ruisseau ou tomber en cascade, situations produisant chaque fois une ambiance propice à un sentiment. Enfin, soulignant que certains sites ne bénéficient pas de ressources en eau suffisante, il conseille alors d'utiliser l'élément essentiel, la lumière, car c'est un fluide qui peut animer les différents espaces du parc, créant des ombres, modifiant les couleurs...

Des chemins et de l'alignement dans les campagnes

Dans un des derniers chapitres du traité, le marquis aborde la campagne en général et dénonce la façon dont les routes françaises sont traitées. « Le pays est coupé de tous côtés par les longues lignes droites des grands chemins plantés d'arbres élagués en forme de balais, et leur alignement forcé est absolument contre nature... » (p. 53). Dénonçant les routes françaises dont le caractère linéaire pose des problèmes de pente et de remblaiement, le marquis fait l'éloge des chemins de la campagne anglaise, de la technique de construction, des courbes qui offrent des points de vue, mais aussi du principe de péage qui est modeste. Les routes sont donc réalisées à l'économie, ce qui est bon pour la nature, mais aussi pour les paysans qui sont dispensés des corvées.

Une vision d'aménagement du monde rural

En introduction du dernier chapitre, l'auteur souligne que toutes ses propositions d'aménagements s'appuient sur une végétation abondante, adaptée au lieu et qui offre donc des ressources. Contrairement aux jardins classiques ou anglo-chinois, ce travail d'embellissement est aussi d'enrichissement et suscite le retour à la campagne des propriétaires et cela a une incidence sociale. En effet ces propriétaires se rendront compte de la misère paysanne et engageront les travaux nécessaires à l'amélioration des conditions d'existence des populations rurales. « L'homme de bien, rendu à un air plus pur et ramené dans les campagnes par les véritables jouissances de la nature, sentira bientôt que la souffrance de ses semblables est le spectacle le plus douloureux pour l'humanité ; s'il commence par des paysages pittoresques qui charment les yeux, il cherchera bientôt à former des paysages philosophiques qui charment l'âme ; car le spectacle le plus doux et le plus touchant est celui d'une aisance et d'un contentement universel » (p. 104).

Pour le marquis ce paysage « philosophique » passe par une réorganisation foncière, il décrit les démarches engagées en Angleterre depuis le début du 18^e siècle, en particulier la suppression des biens communaux et la possibilité pour les propriétaires d'enclorre leur bien après remembrement. Le marquis propose de regrouper les terres communales en un vaste espace central et de bâtir les fermes sur le pourtour : « En entourant d'arbres et de barrière ces pâtures communes, ce serait en même temps une place d'agrément pour la promenade et les jeux du village, il n'y aurait plus besoin de berger communal ; les habitants n'auraient qu'à ouvrir la porte de leurs maisons pour y laisser en liberté leurs bestiaux (...), ces sortes de places, même en Angleterre, sont les plus agréables de tous les jardins anglais : jusqu'aux animaux tout y paraît content. » (p.110). Cette situation idyllique de paysans heureux dans une nature embellie encouragerait le retour à la campagne de tous les gens sages : « Pourrait-il exister un séjour plus agréable à l'homme sage que celui d'une maison d'un genre simple et rural au milieu d'un paysage doux et tranquille ? Un simple petit chemin à travers les haies et les ombrages des enclos pourrait conduire successivement à jouir d'une manière intéressante et variée tantôt des différents aspects du paysage, tantôt du spectacle toujours animé de la culture des champs » (p. 116).



Le marquis a donné une réalité concrète aux idéaux de Jean-Jacques Rousseau, de simplicité, d'économie, de rapport étroit avec la nature, et de refus de la ville, à la fois dans un aménagement qui a servi d'exemple et dans un traité.

Le parc a servi de modèle à plusieurs grands domaines : le Désert de Retz (Monsieur de Monville entre 1774 et 1789), le Hameau de la reine (entre 1783-1787 ; le caractère champêtre y est développé avec des fermettes rustiques, mais l'objectif est uniquement de loisir sans la dimension sociale du projet du marquis), Ermenonville, Méréville (propriété des Laborde à partir de 1784), Mortefontaine (propriété de Joseph Bonaparte, travaux à partir de 1798) et plusieurs réalisations en Europe, mais c'est sans doute l'ensemble de Dessau-Wörlitz en Saxe, qui respecte le mieux les principes énoncés par le marquis. Réalisé par le prince Léopold III à partir de 1790, l'ensemble relie plusieurs parcs de châteaux sur 14 500 hectares, une île aux peupliers y est reconstituée, et des champs et des pâtures agricoles sont intégrés selon des critères esthétiques aux domaines des nobles locaux. Cet espace dit des Châteaux est classé au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 2000.

Les écrits offrent « une grande clarté conceptuelle » pour reprendre les mots de l'historien Jean-Pierre le Dantec (p. 210) et restent d'actualité. Le regain

d'intérêt récent est lié à la réédition du traité en 1982 avec une post-face de Michel Conan. Les paysagistes contemporains se basent encore sur les principes énoncés, intégration du site, conservation des éléments existants, gestion des vues, utilisation du végétal et de la flore locale...

Le marquis contribue surtout au regard nouveau sur la campagne, qu'il assimile à la nature, pliant l'activité agricole aux exigences esthétiques, la réduisant parfois à un rôle d'animation. Le regard que les périurbains actuels portent sur la campagne reste marqué par cette idée du bonheur dans une nature ainsi aménagée ou représentée. Mais cette recherche de la soi-disant nature est aujourd'hui menaçante pour la nature elle-même. Elle contribue à cet urbain diffus consommateur d'espace agricole, d'énergie, de temps, et réducteur entre autres du lien social qui fait l'urbanité.



Note

[1] Expression utilisée en français par le poète



Peintres cités (dans l'ordre) chapitre VIII :

Nicolas Poussin, Sébastien Bourdon, Pierre Paul Rubens, de Gaspre, Poussin, Claude Lorrain, Richard Wilson, John Smith, Franscico Zucarelli, Salvator Rose, Paul Brill, Antoine Watteau, Nicolas Berghem, Hermann d'Italie, Paul Poter, Tenier le Jeune



Bibliographie

- Baridon M., 1998, Les jardins : paysagistes-jardiniers - poètes, Paris, Robert Laffont, p. 1239.
- Berque A., 2016, Histoire de l'habitat idéal De l'Orient vers l'occident, Paris, Éditions du Félin, p. 375.
- Chapotot S., 1999, Les jardins du roi Stanislas en Lorraine, Metz, Éditions Serpenoise, 120 p.
- Conan M., 1992, Postface, De la composition des paysages, René Louis de Girardin, Seyssel, Éditions Champs Vallon, p. 199-252.
- Girardin de R. L., 1992, (1^o éd. 1775), De la composition des paysages ou des moyens d'embellir la nature autour des habitations en joignant l'agréable à l'utile, Seyssel, Éditeurs Champ Vallon, p. 252.

Lablaude P.-A., 1998, Les jardins de Versailles, Paris, Éditions Sala, p. 207.

Le Dantec J.-P., 1996, Jardins et paysages, Paris, Larousse, p.635.

Martin-Decaen M., 1912, Le dernier ami de J.-J. Rousseau, le marquis René de Girardin (1735-1088), Paris, Perrin, p. 250.